

## Introduction

### Une volonté rigoureuse d'insoumission<sup>1</sup>

« Et, sans attendre, c'est à la plus sauvage  
réévaluation qu'il importe de se livrer. »

Annie Le Brun<sup>2</sup>

Le surréalisme a longtemps été amputé d'une partie de son histoire. Les littéraires et les historiens de l'art ont négligé, par habitude ou par conviction, les vingt-cinq années allant de la Libération à l'autodissolution du mouvement, en octobre 1969. Obstinement désertée, cette période est aujourd'hui encore déconsidérée et peu visitée en comparaison à l'entre-deux-guerres glorieux d'un surréalisme dit « historique », pour lequel abondent les travaux de grande qualité. Pour l'écrasante majorité des spécialistes du « mouvement », 1940 est une date terminale au-delà de laquelle il est inutile de s'aventurer. Et quand, dans les sommes disponibles qui font autorité, la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle est évoquée, c'est sans enthousiasme et avec parcimonie. Il faudra attendre la première décennie des années 2000 pour que cette indifférence durable se fissure et que paraissent les premiers travaux contrariant cette obstination institutionnelle à réduire le surréalisme aux œuvres, aux *Manifestes* et aux revues des années 1920 et 1930.

Initiant un déplacement du regard, ces excursions en territoire proscrit ont révélé de fâcheux préjugés et d'étonnants partis-pris que nul n'avait osé bousculer. Un long oubli frappait ce qu'on appelle parfois, fort mal, le « second surréalisme », dont on supputait qu'il n'était que la répétition dévaluée du « premier » : une redite tout au plus, et naturellement en moins bien, de ce qu'il avait été entre 1919 et 1939 ; le prolongement inutile d'un

---

1. J'emprunte ces mots à Georges Bataille, « À propos d'assoupissements », in *Troisième Convoi*, n° 2, janvier 1946, p. 3.

2. Annie Le Brun, *Qui vive*, Paris, Ramsay/Jean-Jacques Pauvert, 1991, p. 87.

collectif devenu atone, dont les productions et les engagements ne valaient pas, loin s'en faut, les diatribes et les scandales des jours heureux. Ces jugements de valeur, qu'on rabâche encore, n'ont pas manqué d'adeptes et de récitants. Et l'on peut s'en étonner tant les vingt-cinq années jetées au rebut témoignent au contraire d'une ardente vigilance poétique, politique et artistique, en marge il est vrai des forces dominantes du moment. Oui, c'est vrai, après 1945 la voix du surréalisme a d'abord paru inaudible, couverte par celles des communistes et des sartriens; oui, elle a été contestée et même récusée par des avant-gardes dissidentes ou concurrentes. Affaiblie, refusée, elle n'en a pas moins continué d'émettre une parole d'insoumission aux diktats d'époque.

La fracture de la guerre, l'exil américain, un anticommunisme réaffirmé, des dissidences internes, l'anachronisme aussi de certaines propositions, l'ont marginalisé dans un champ intellectuel dominé par le Parti communiste, les *Lettres françaises* d'Aragon, *Les Temps modernes* de Sartre, et l'ont fragilisé dans un champ artistique où s'opposaient tenants du réalisme socialiste et chantres de l'abstraction. Il s'agit là d'une situation tranchant nettement avec la période de l'entre-deux-guerres, où le surréalisme non seulement dominait le territoire restreint des avant-gardes, mais se faisait entendre bien au-delà. Situation inédite donc, où poétique et politique ne cessent d'éprouver leur impossible alliance. Dans les années 1950 et 1960, le groupe surréaliste se confronte aux flux et reflux d'une Histoire qui excède les frontières nationales pour devenir mondiale (décolonisation, tiers-mondisme, antistalinisme, révolution cubaine, anti-impérialisme américain, consumérisme, idéologie des Trente Glorieuses, etc.). Pendant près de trois décennies caractérisées par de profondes mutations, il refuse comme par le passé de composer. Ce refus, on le lui disputera, on le lui contestera même. Le différend qu'il veut incarner sera le plus souvent dénoncé, travesti, abaissé. Il n'empêche: le surréalisme aura été au XX<sup>e</sup> siècle l'une des rares tentatives de «repenser tout l'homme<sup>1</sup>»; et nul repli n'est à noter chez les jeunes gens qui le rallient autour de 1950.

---

1. *Ibid.*, p. 154.

À partir de 1945, alors même que le groupe, instable, peine à retrouver l'attention, sinon l'autorité, qui avait été la sienne sur les scènes intellectuelle, littéraire et artistique d'avant-guerre, paraissent des textes qui construisent très diversement son legs et sa postérité, entre inactualité avérée et douteuse éternité. La «respectabilité» du surréalisme est alors l'objet de débats réfléchis ou partisans: on lui reconnaît un passé héroïque; on lui refuse d'exister encore; on lui dénie tout avenir.

*L'Histoire du surréalisme* de Maurice Nadeau, qui sort en 1945, est sans aucun doute l'ouvrage qui fige les attendus de sa destinée. Son succès éditorial, son inquiétante longévité imposaient donc de le relire. S'il forme l'acte inaugural des historiographies exogènes et endogènes du surréalisme, le récit de Nadeau, augmenté dès 1948 de *Documents* qui le complètent très utilement, délivre en effet le diagnostic d'un surréalisme désormais «hors du temps et de l'histoire». Cette opinion, qui minore l'apport de l'exil américain et passe sous silence le surréalisme clandestin du groupe La Main à plume, par quoi débute notre livre, ne sera guère discutée par les contemporains de Nadeau et par leurs successeurs.

Dans «les temps nouveaux de l'après-guerre», «la dure loi du réalisme politique<sup>1</sup>» s'impose. La philosophie de l'engagement, le militantisme ou le compagnonnage communistes mobilisent les esprits. Dans «Situation de l'écrivain en 1947», Sartre ironise sur un surréalisme autrefois révolutionnaire mais à présent «éthique et réformiste», un surréalisme ayant rompu avec le marxisme et se bornant, dangereux idéalisme, à «changer les idéologies». Dans le troisième et dernier numéro des *Deux Sœurs*, en mai 1947, Christian Dotremont fait paraître l'éditorial-manifeste «Le Surréalisme révolutionnaire». «Il semble aujourd'hui qu'il n'y ait plus de surréalisme si même il semble y avoir tant de surréalistes», vitupère-t-il<sup>2</sup>, récusant son ésotérisme, sa mythologie et surtout sa position «devant le communisme», dont les valeurs défendues par le Parti doivent servir de référence. Depuis quelques mois, Isidore Isou affirme quant à lui (dans la revue *La Dictature lettriste* en 1946, puis dans *l'Introduction à une nouvelle poésie et à une nouvelle musique* en 1947) que le lettrisme accomplit et dépasse le surréalisme bretonien. Dans un dialogue serré, Georges Bataille et Maurice

---

1. Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997.

2. Christian Dotremont, «Le surréalisme révolutionnaire», in *Les Deux Sœurs*, n° 3, p. 3.

Blanchot l'arrachent aux vicissitudes de l'Histoire, alors même que les écrivains communistes Roger Vailland et Tristan Tzara rappellent en 1948 que le surréalisme hier en exil, « absent de cette guerre, absent de nos cœurs et de notre action pendant l'Occupation<sup>1</sup> », s'est retiré de l'histoire récente pour n'y plus revenir.

Sur la défensive, le mouvement se devait de répondre. Il le fera dès le retour de Breton à Paris en mai 1946, sans convaincre mais aussi fermement que possible. Assailli de toutes parts, il affronte les récits contradictoires de ceux qui font le compte de ce qu'il avait été, de ceux qui le disent insolvable, prisonnier de positions immuables et dépassé par la course du temps, de ceux qui le déclarent mort puisqu'il n'apporte « plus aucune réponse indispensable aux questions qui se posent<sup>2</sup> », de ceux qui moquent son « idéalisme » ou s'inquiètent de son « ésotérisme », de ceux qui, voulant lui succéder ou prendre sa place, l'enterrent vivant, de ceux même qui l'encensent jusqu'à l'essentialiser. Une telle accumulation d'intentions divergentes traduit certes le climat intellectuel du moment, mais elle dit plus encore la promesse d'émancipation que le surréalisme incarnait vingt ans plus tôt (transformer le monde, changer la vie), et la crainte pour les uns, la certitude pour les autres d'un horizon surréaliste à présent fermé.

L'Exposition internationale de 1947 à Paris, les tracts politiques *Liberté est un mot vietnamien* et *Rupture inaugurale*, le lancement de la revue *Néon* en 1948, le bref rapprochement « mondialiste » avec le mouvement des Citoyens du Monde en 1949<sup>3</sup>, les collaborations au *Libertaire*, organe de la Fédération anarchiste, entre 1951 et 1953, témoignant de la reconstitution

---

1. Tristan Tzara, *Le Surréalisme et l'après-guerre*, dans *Œuvres complètes*, t. V, Paris, Flammarion, 1982, p. 71. Roger Vailland, *Le Surréalisme contre la révolution*, Paris, Éditions sociales, 1948.

2. *Ibid.*, p. 73.

3. Voir le tract « Les surréalistes à Gary Davis », Paris, février 1949, in José Pierre, *Tracts surréalistes et déclarations collectives, t. II, 1940-1969*, Paris, Le Terrain Vague, 1982, p. 43-44. Dans un article publié en décembre 1948 dans *Franc-Tireur*, sous le titre « La paix par nous-mêmes », André Breton écrit : « Le mal, qui prolifère sans cesse et couve aujourd'hui notre anéantissement général, réside dans le compartimentage de la terre par nations et empires plus ou moins déguisés [...]. C'est ce nationalisme ivre et encore avide de sang qu'aujourd'hui nous devons juguler où qu'il se trouve, c'est cet impérialisme rival du coca-cola et du marxisme dénaturé que nous devons, par les voies les plus promptes, mettre hors d'état de consommer le sacrifice de nos vies. » *Ibid.*, p. 325-326.

d'un collectif autour de Breton, peinent à assurer sa pleine légitimité au sein du champ littéraire et politique.

Mais les luttes d'émancipation des années cinquante viennent briser cet isolement. La Toussaint rouge de novembre 1954 en Algérie, l'insurrection de Budapest de l'automne 1956 rappellent à celles et ceux qui l'avaient oublié l'anticolonialisme et l'antistalinisme des surréalistes. Des alliances se nouent avec une nouvelle gauche française émergente qui s'éloigne du Parti communiste. La participation d'André Breton, dès sa création en novembre 1955, au Comité d'action des intellectuels contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord, comité qui se prononce pour « l'abolition du régime colonial<sup>1</sup> », le tract *Hongrie, soleil levant* en novembre 1956, le lancement de la revue antigauilliste *Le 14 Juillet* par Dionys Mascolo et Jean Schuster en juillet 1958, la rédaction, impliquant fortement les surréalistes, de la *Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie*, encore appelée *Manifeste des 121*, en septembre 1960, sont quelques-unes des manifestations de leur libre engagement, à la croisée du politique, du poétique, du social et du culturel (la création des revues *Médium*, *Le Surréalisme, même* et *Bief*, l'animation de la galerie « L'étoile scellée » entre 1952 et 1956, les écrits des uns et des autres, l'Exposition Internationale du Surréalisme – EROS de 1959 devant être considérées comme parties liées et prenantes de ce déploiement).

Les rapprochements que l'on observe durant cette décennie tourmentée, brisant leur isolement relatif, ne signifient nullement l'abandon par les surréalistes de leurs principes cardinaux ; ils sont à l'inverse l'occasion de les raviver. C'est ainsi que leur soutien précoce et durable à Messali Hadj, fondateur du Mouvement national algérien (MNA<sup>2</sup>), les marginalisent de

---

1. Ce Comité est fondé le 5 novembre 1955 par Robert Antelme, Louis-René des Forêts, Dionys Mascolo et Edgar Morin.

2. André Breton témoigne en faveur du militant messaliste Mohamed Maroc, lors de son procès en janvier 1957 (*Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, p. 1146). Dans la revue *Le Surréalisme, même* (n° 2, printemps 1957, p. 161), Pierre de Massot publie « Le prisonnier de la mer », un texte relatant sa rencontre avec le prisonnier de Belle-Île-en-mer en juillet 1956. En octobre de cette même année, Breton et Péret signent le tract « Appel à l'opinion » dénonçant les assassinats de cinq des leaders de l'Union Syndicale des Travailleurs Algériens, proche du MNA, par des membres du FLN (*La Vérité*, n° 473, 17 octobre 1957, p. 1). Voir Catherine Brun, Olivier Penot-Lacassagne, *Engagements et déchirements. Les intellectuels et la guerre d'Algérie*, Paris, Gallimard/IMEC, 2012, p. 62-76.

même que leurs réserves à l'encontre d'un FLN nationaliste et fratricide les éloignent des intellectuels français soutenant ce dernier<sup>1</sup>. La singularité surréaliste s'affirme dans la tenue de cette posture. Important avant tout le point d'ancrage et la ligne de défense du mouvement, mesures d'une radicalité qui ne peut être évaluée que replacée dans l'écheveau des engagements et des déchirements du moment (outre *Le 14 Juillet*, nombreux bien sûr sont les journaux et les revues qui réagissent à l'arrivée au pouvoir de De Gaulle et à la crainte d'un régime arbitraire en découlant : *Les Lettres nouvelles*, *Les Temps modernes*, *Esprit*, *Témoignage chrétien*, *France-Observateur*, *L'Express*...).

Les transformations sociales et culturelles commencées dans la seconde moitié des années 1950 s'épanouissent au milieu de la décennie suivante. Après les accords d'Évian du printemps 1962 mettant fin à la guerre d'Algérie, le Vietnam à partir de 1965, le reflux du sartrisme, le succès des sciences humaines, la contestation des effets anesthésiants de la culture de masse sur les consciences, l'essor d'une contre-culture lisant Herbert Marcuse et Charles Wright Mills, la naissance d'une extrême gauche active sur les flancs du Parti communiste, indiquent une profonde transformation du paysage intellectuel, « traversé par de nouvelles interrogations, de nouveaux paradigmes épistémologiques qui remettent en cause les positions acquises depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale<sup>2</sup> ». Devant de telles mutations, les surréalistes ne pouvaient rester passifs ; et ils ne l'ont pas été.

Les années 1960 durcissent les oppositions, les journées des mois de mai et juin 1968 cristallisant les fermentations intellectuelles et culturelles de la décennie. Mais quelle part les surréalistes des revues *La Brèche* (1961-1965) et *L'Archibras* (1967-1969) ont-ils pris dans l'élaboration d'une pensée critique qui s'exprime alors très diversement, diversité distinguant farouchement les forces contestataires en présence ? L'examen de cette question, pour être recevable nous le verrons, doit mobiliser certains acteurs pourfendeurs ou à l'inverse soutiens du surréalisme : les situationnistes, les groupes Tel Quel et Change, les animateurs de la revue *Opus International*, en particulier Alain Jouffroy, ou encore la critique féministe.

1. Proches de Sartre, Colette et Francis Jeanson publient *L'Algérie hors-la-loi* en 1955, où ils prennent position pour le FLN et contre le MNA.

2. Bernard Brillant, *Les Clercs de 1968*, Paris, PUF, 2003, p. 17.

La mort de Breton le 28 septembre 1966 donne lieu à des relectures commémoratives de l'aventure surréaliste. Sept mois après sa disparition paraît un numéro spécial de la *NRF* qui rend hommage au fondateur, poète et théoricien de ce mouvement d'avant-garde (n° 172, avril 1967). Savoir ce qui est définitivement mort du surréalisme avec André Breton, déterminer ce qui peut lui survivre dès lors qu'on identifie le mouvement à son fondateur et qu'on conserve un angle étroitement national sont les questions qui hantent les pages de cette livraison. De leur côté, en tacticiennes plus ou moins habiles, les avant-gardes concurrentes tentent d'exploiter cette identification stérilisante pour réduire à néant toute velléité d'un surréalisme sans Breton : récusant ses déplacements les plus récents, ignorant les décentrement culturels qui le travaillent sourdement, elles ne sauront pas mesurer par exemple l'importance du collectif surréaliste de Chicago, autour de Penelope et de Franklin Rosemont, fermées aux mutations contre-culturelles dont ce collectif est issu<sup>1</sup>). Sous la responsabilité de Jean Schuster souhaitée par Breton, ses membres, quoique bouleversés, n'interrompent pas le *mouvement* : en témoigne le lancement de la revue *L'Archibras* dont le premier numéro sort le même mois que l'hommage de la très classique *NRF*. Les événements insurrectionnels de Mai 68 semblent même marquer l'assomption de cette aventure ; ils seraient, veut-on alors croire, la concrétisation populaire des attentes d'un groupe animé depuis plus de quarante ans par une triple aspiration : « transformer le monde, changer la vie et refaire de toutes pièces l'entendement humain<sup>2</sup> ».

Cette lecture flatteuse d'une aspiration collective finalement *réalisée* par les faits s'imposera sans convaincre. Autant le dire sans ambages : elle n'est guère recevable. La décennie qu'inaugure les événements de Mai 68 ne permet aucunement d'y souscrire, même avec la meilleure volonté. Contemporaine du mouvement ascensionnel de la contestation, la progressive déchéance d'un certain modèle avant-gardiste sera accomplie au

1. Voir Olivier Penot-Lacassagne, « La Beat Generation en France : Avant-garde vs Underground », in *L'Esprit créateur* (« French and Beat Literatures : A History of Mutual Appropriation, Reception, and Translation »), vol. 58, n° 4, Winter 2018, p. 64-75 ; « Les réceptions françaises de la Beat Generation », dans *Beat Generation. L'inservitude volontaire* (O. Penot-Lacassagne dir.), Paris, CNRS éditions, 2018, p. 69-88.

2. André Breton, « Hommage à Antonin Artaud » [1946], *La Clé des champs*, dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 737.

début des années 1970 (les adeptes du « retour du sujet » la situent à tort au tournant des années 1980 : retard d'une décennie ou presque qui en dit long sur leur aptitude à évaluer comme il le faudrait ce « retour » du « sujet »). Attachés à des schémas d'analyse malmenés (mais par qui ? ou par quoi ?) malgré des apparences de Grand Soir, le surréalisme comme les collectifs qui lui sont ou non radicalement opposés (Tel Quel, Change, TXT) connaissent en réalité des évolutions parallèles, occultées par l'exacerbation des rivalités familiales et des affrontements idéologiques, ainsi que par le décalage pour chacun de la prise de conscience de l'impasse où il est engagé. Confrontant des bibliothèques, des croyances, des convictions libertaires et marxistes, la révolution dévoyée ou inachevée de Mai-Juin 68 appelle une seconde vague venant enfin balayer le gaullisme et « l'État bourgeois ». Les programmes de rupture violente tracent alors, aux extrêmes, une ligne de partage entre les « révisionnistes », idéalistes néo-eccei ou néo-cela, et les radicaux. La « révolution » prônée par les uns et par les autres suit des voies multiples. De nouvelles articulations se cherchent entre le culturel et le politique – le maoïsme à la française en est une. La surenchère dans la radicalité des postures et des propos traduit l'intransigeance des projets autant que l'urgence fragile du moment. Ainsi, voulant « porter la révolution sociale à son accomplissement réel dans l'ordre de ses langages », Tel Quel récuse « l'anarchisme petit bourgeois<sup>1</sup> » d'un surréalisme subjectiviste qui substituerait la « contestation » à la « lutte des classes ». Le réformisme pompidolien puis giscardien mettra un terme à ces débats minoritaires, encore agités par l'espoir moribond d'une « révolution culturelle » (entre 1970 et 1972). Le *no future* retentissant de la *blank generation*, au mitan des années 1970, déchire ce voile d'illusions : il n'y aura plus de lendemains qui chantent. Reconnaissons a posteriori la justesse du diagnostic...<sup>2</sup>

Quoi qu'on en dise (et le mépris d'une critique « néo-con », impatiente d'en finir avec ces années exécrées, aura été démonstratif), ces batailles

1. « La Révolution ici et maintenant », in *Tel Quel*, n° 34, été 1968, p. 3-4.

2. Voir Olivier Penot-Lacassagne, « 1968-1978 : les métamorphoses de la contre-culture », dans *Contre-cultures!* (Christophe Bourseiller, Olivier Penot-Lacassagne dir.), Paris, CNRS éditions, 2013, p. 211-231 ; « *Növolittérature...* à la brisure des années 1970 », in *Études françaises*, vol. 54, n° 1 (« Écritures de la contestation. La littérature des années 68 »), Presses universitaires de Montréal, 2018, p. 135-152.

n'auront pas été vaines, même s'il est de bon aloi aujourd'hui encore d'en moquer les formulations excessives. Le refus du système de valeurs qu'elles exprimaient – à chacun ici son lexique et sa grammaire – s'effectuait au nom d'une autre réalité, bientôt dévoyée par le réformisme libéral, mâtiné de gauchisme culturel, de la décennie suivante. Dans l'après-68, la critique du néo-surréalisme par les « maoïstes » telqueliens et celle du théoricisme abscons de Tel Quel par ses contempteurs de toute obédience, ne sont en fait que les avatars d'une impatience aveuglée devant une révolution introuvable. Le lessivage généralisé des aspirations contestataires et/ou révolutionnaires par la modernité réformiste giscardienne laisse vacante cette puissance de refus. Ce que nul n'avait mesuré dans le feu des combats théorico-pratiques des années 1960 (malgré l'analyse précoce des penseurs de l'École de Francfort), c'est la capacité d'un « Système » en perpétuelle adaptation à digérer et à régurgiter le *négatif* qu'il génère (et l'union des gauches françaises après 1970 masquera durablement cette invincible récupération). L'autodissolution du surréalisme, prononcée par Jean Schuster dans le journal *Le Monde* le 4 octobre 1969, traduit entre autres choses cette impossibilité à échapper au recyclage en cours, inaperçu cependant et couvert par les éclats de voix révolutionnaires de l'après-Mai.

\*

Ce livre n'est pas une défense du surréalisme. Ni même une réhabilitation de sa part oubliée. Il est bien plutôt, selon le mot d'Annie Le Brun, une « réévaluation » que l'on voudrait « sauvage » de son (*in*)actualité. Par sa forme générale autant que par son organisation interne, il cherche à restituer l'âpreté, la virulence, parfois même la violence des débats auquel ce surréalisme si peu étudié (celui des revues *Néon*, *Médium*, *Le Surréalisme, même*, *Bief*, *La Brèche* ou *l'Archibras*) a été mêlé ; il examine les interpellations dont il a été la cible, interroge les discours et les récits dont il a été l'objet depuis les années 1940 (par les existentialistes, les surréalistes dissidents, les écrivains staliniens, les lettristes, les situationnistes, les telqueliens jusqu'aux diatribes vengeresses d'un Jean Clair pamphlétaire qui en imagine rétrospectivement la barbarie, en un temps – les années 2000 – où de grandes expositions, à Londres, New York ou Paris, célèbrent un surréalisme patrimonialisé et où les universitaires (hors la France et la Navarre) parlent de « surréalisme total » dans un monde globalisé.

Couvrant sept décennies, ce travail d'envergure est inédit. Évitant autant que possible l'aplatissement des faits, la présentation chronologique de l'ouvrage met en lumière la riche complexité des affrontements et des confrontations. Objet de discours successifs, évoluant lui-même avec le temps, c'est-à-dire selon les scansion de l'Histoire, le surréalisme est aussi le promoteur de récits et le défenseur de valeurs que les conditions historiques illuminent ou assombrissent. Les directions ouvertes permettent à chaque moment de le situer, de définir sa différence, d'apercevoir ses faiblesses, d'approcher son irréductibilité. Si l'on constate décennie après décennie la permanence de principes fondateurs, il ne cesse néanmoins de se transformer (comme d'ailleurs le sartrisme, le lettrisme, le situationnisme ou le telquelisme). C'est donc ce *mouvement* à travers le temps, rapide ou lent selon les circonstances, que cet ouvrage cherche à restituer. Dérisoire paraîtra dès lors l'habituelle comparaison académique entre le surréalisme de l'avant et celui de l'après, le premier mille fois arpenté, le second bêtement négligé. Ce qui nous importe ici, c'est l'irruption de la voix surréaliste dans la ponctualité où elle s'élève, voix audible quelquefois, inaudible souvent, concurrente d'autres voix qui elles-mêmes la concurrencent pour la réfuter, la rejeter dans les marges ou la réduire au silence. Ainsi se dessine l'espace, *toujours provisoire*, d'un combat poétique et politique que les surréalistes initient ou auquel ils sont conviés. Et c'est l'entrecroisement de ces langages différents que cet ouvrage s'efforce de restaurer.

Pour rendre compte de cette complexité, la succession des analyses est enrichie d'encadrés et d'entretiens qui viennent souligner des écarts, exposer des différends ou simplement compléter le commentaire proposé. De même, des déclarations ou des tracts surréalistes, morcelant la continuité de l'ensemble, ancrent les controverses dans l'histoire se faisant. Utiles scansion (que le mot de document ne résume pas), ces textes désignent les lignes de front, déterminent les proximités ou les cassures. L'ensemble de ce dispositif cherche à déjouer une certaine complaisance universitaire, parfois, pour « l'objet » étudié, en exposant sans a priori et sans préjugés ses lignes de force et ses faiblesses.

Apparaissent ainsi, au travers d'un tel montage, des configurations qui se forment et se défont. De l'exil américain, à partir de 1940, au *Déshonneur des poètes* de Benjamin Péret en 1945 ; de la Libération à la sortie de la revue *Néon* en 1948 ; du tournant des années 1950 (Camus, *Le Libertaire*) à la Toussaint rouge de novembre 1954 ; du retour de De Gaulle en 1958 au

*Manifeste des 121* ; dans le sillage de Cuba, de Prague et de Paris pendant les années 1960 ; entre Fourier et Marcuse avec l'exposition *L'Écart absolu* de 1965 ; entre néo-surréalisme de droite ou de gauche et enlèvement maoïste du telquelisme après 1970 ; du centre et berceau parisien et de ses périphéries infra-surréalistes aux surréalismes décentrés d'un monde ouvert ; du design radical des *sixties* repensant notre manière d'habiter aux intérieurs supposés « surréalistes » des décorateurs les plus contemporains ; de l'internationalisation d'un groupe français à sa mondialisation institutionnelle et marchande (musées, universités, galeries, salles des ventes...) : les textes rassemblés parcourent mille chemins.

\*

En 1948, prolongeant un discours depuis peu dominant, Tristan Tzara affirma que le surréalisme « en tant qu'école a[vait] fini de jouer un rôle sur le plan théorique » et n'apportait plus « aucune réponse indispensable » aux questions qui se posaient, son influence, d'ailleurs toujours plus grande, s'exerçant désormais, « à l'encontre de ses intentions initiales », sur le plan esthétique « jusque dans le décor de la vie, les affiches ou la mode ».

Cette *exploitation* n'est pas notre sujet.

*Tout fait ventre*, on le sait. Et la « marchandisation de la différence<sup>1</sup> » prend des formes diverses. L'*(in)actualité* du surréalisme, si cette formule bifide a un semblant de performativité, s'est toujours évaluée, et ce dès les années 1920, selon cette gloutonnerie et cette ventripotence.

Autre est notre propos, résumé en deux questions. Le surréalisme apporte-t-il *aujourd'hui* quelque(s) aperçu(s) décisif(s) sur un possible au-delà de nos jours ? Dans ses expressions les plus aiguës, contribue-t-il, par-delà la faillite du présent, aux questions pressantes qui surgissent de tous côtés ? C'est ce que ce livre interroge.

Importe ici, sans aucune illusion, sa part irréductible : ce qui ne peut être transformé en produit marchand ou culturel ; ce qui ne peut être négocié, échangé ou affecté d'un prix ; ce qui ne peut être commémoré ou célébré ; ce qui ne peut être retourné, neutralisé, positif, calculé ou converti.

---

1. Annie Le Brun, *Du trop de réalité* [2000], Paris, Gallimard, coll. Folio/Essais, 2018, p. 181.

Ce qui du surréalisme demeure donc, malgré tout, comme *puissance de refus et de sécession*. Qui doit être étudié avec la plus grande attention et la plus grande vigilance pour œuvrer aux « changements » présents et aux « transformations » à venir, qui doit être cultivé et entretenu pour ce qui tient lieu encore d'horizon.

OLIVIER PENOT-LACASSAGNE